Document generated on 07/11/2025 11:18 p.m.

Études françaises

Bakhtine et le multiple

André Belleau

Volume 6, Number 4, November 1970

URI: https://id.erudit.org/iderudit/036470ar
DOI: https://doi.org/10.7202/036470ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)
1492-1405 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Belleau, A. (1970). Bakhtine et le multiple. *Études françaises*, *6*(4), 481–487. https://doi.org/10.7202/036470ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1970

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

BAKHTINE ET LE MULTIPLE

Grâce à Bakhtine, nous sommes désormais en mesure d'entamer une certaine réalité littéraire dont on ne savait trop par quel biais il fallait l'aborder. Je l'appellerais le *multiple*, nom sous lequel on peut rapprocher certains grands textes qui se répondent curieusement malgré des différences profondes d'inspiration et de vision et à propos desquels on a coutume d'employer des termes comme polyphonie, plurivalence, hétérogénéité, qualité kaléidoscopique ou contrapunctique. Entre constater ce phénomène et en rendre compte, c'est-à-dire le rapporter à d'autres phénomènes permettant de le dominer, il y a une distance considérable que la critique a rarement pu franchir. Il lui a fallu faire comme si le multiple se ramenait, malgré les difficultés, à un seul *je* constant, auteur du texte, comme si le caractère multivoque, pluristylistique, polytonal de celui-ci n'était que le résultat (assez opaque à vrai dire) de la profusion créatrice. Mais Bakhtine s'est avisé que le multiple littéraire valait d'être étudié pour lui-même, qu'il devait comporter une signification. On peut entrevoir l'importance de sa recherche par le seul fait qu'il s'est attaqué à des cas limites de la multiplicité : Rabelais et Dostoïevski. Son *Rabelais* nous est parvenu il y a un

an par le truchement d'une traduction américaine [1]; *la Poétique de Dostoïevski* [2] vient de paraître en français.

Un esprit voisin de Bakhtine, Auerbach, a établi un rapport entre l'existence du multiple (sous sa forme du mélange des styles) et non seulement la mentalité mais aussi l'organisation sociale. Sous l'influence notamment du christianisme, le réalisme quotidien, jusqu'alors confiné au style bas, pénétra une première fois le sérieux propre aux genres élevés. La séparation des styles reposait « sur l'horreur aristocratique du devenir qui se réalise dans les profondeurs, devenir qui est ressenti aussi bien comme anarchique et orgiaque [3] ». Le réalisme pour Auerbach concerne d'abord la vie du peuple, là où naissent les mouvements historiques, et l'Antiquité ou le XVII[e] siècle ont formulé des rhétoriques et des poétiques mettant le peuple à l'écart de toute représentation littéraire sérieuse. Auerbach et Bakhtine fondent leurs entreprises sur des prémisses assez semblables. La complexité croissante de ce qu'Auerbach nomme la « représentation de la réalité » suppose en dernière analyse une syntaxe et des moyens stylistiques reflétant l'irruption du *bas*, à l'origine populaire, comique, réaliste, dans le *haut*, aristocratique, sérieux, problématique et tragique. Chez Bakhtine, le caractère polyphonique d'une œuvre comme celle de Rabelais est attribuable à la *carnavalisation* de la littérature, le carnaval représentant l'expression la plus complète et parfaite de la vision du monde qu'a le peuple. En simplifiant certes, on peut dire que pour Auerbach et Bakhtine, le multiple, c'est le peuple se manifestant dans la littérature. C'est ici qu'il convient de souligner que le multiple est un phénomène de forme et de structure. Évidemment, ce processus en vertu duquel

1. Mikhail Bakhtine, *Rabelais and His World*, traduit du russe, Cambridge, M. I. T. Press, 1968.
2. Mikhail Bakhtine, *la Poétique de Dostoïevski*, traduit du russe, présentation de Julia Kristeva, Paris, Editions du Seuil, 1970.
3. Erich Auerbach, *Mimésis*, traduit de l'allemand, Paris, Gallimard, 1968, p. 49.

une force historique suscite une structure littéraire présente une telle complexité qu'Auerbach et Bakhtine sont à mille lieues du « sociologisme vulgaire » dont parle Julia Kristeva [4]. Cela console des entreprises grossières des kommissars littéraires.

C'est dans cette perspective générale qu'il apparaît logique de situer la démarche de Bakhtine. (Et on se rend compte que le texte vraiment le plus satisfaisant sur Rabelais avant la traduction de l'ouvrage de Bahktine était le chapitre XI de *Mimésis*.)

Le quatrième chapitre de *la Poétique de Dostoïevski* offre une indispensable introduction au *Rabelais*. Là, Bakhtine étudie l'origine et l'évolution d'un genre composite, l'intermédiaire ou comico-sérieux, que l'Antiquité avait opposé aux genres reconnus comme sérieux. Un genre « conserve toujours des éléments immortels d'archaïsme... Il vit dans le présent, mais se souvient toujours de son passé, de son origine. Il représente la mémoire artistique à travers le procès de l'évolution littéraire [5] ». Les romans de Rabelais (et de Dostoïevski) ont pour composante primordiale la longue tradition des genres mixtes (dans l'évolution desquels le dialogue socratique et la satire ménippée jouèrent un rôle particulièrement important). Les caractères originels, selon Bakhtine, du domaine comico-sérieux se résument ainsi :

1. L'immédiateté. « Pour la première fois dans la littérature antique, l'objet d'une représentation sérieuse... est peint sans aucune distanciation épique ou tragique [6]. »
2. Le primat de l'expérience sur la tradition.
3. « La pluralité intentionnelle des styles et des voix [7] » et forcément le rejet de l'unité stylistique des genres nobles.

Tout ceci n'irait peut-être pas bien loin si ces particularités ne dénotaient ce que Bakhtine nomme

4. Bakhtine, *la Poétique de Dostoïevski*, présentation, p. 8.
5. *Ibid.*, p. 150-151.
6. *Ibid.*, p. 152.
7. *Ibid.*, p. 153.

« l'effet transfigurant de la perception carnavalesque du monde [8] ». En effet, dès l'origine, les genres composites « ont ... un lien commun profond avec le folklore du carnaval. Ils sont tous plus ou moins empreints d'une vision carnavalesque du monde... [9] ». Bakhtine attribue à cette vision un « extraordinaire pouvoir régénérant et transfigurant, une vitalité inépuisable [10] ». Elle a donc agi comme un ferment dans la littérature occidentale jusqu'à aujourd'hui. Ajoutons que si le carnaval au sens strict semble s'être affadi au début du XVII[e] siècle, la fête carnavalesque subsiste sous des formes actuelles imprévues. L'imprégnation de la littérature, surtout le roman, par le carnaval, aussi bien dans l'Antiquité qu'aux époques plus récentes, constitue pour Bakhtine « un des problèmes majeurs de la poétique historique ».

À la fin du même chapitre, Bakhtine cherche à dégager systématiquement les éléments dynamiques de la vision du monde qu'exprime le carnaval (il le fait de façon plus diffuse dans son *Rabelais*). Marqué au premier abord par l'exigence vitale de participation, la suppression joyeuse des distances entre les hommes, l'expression concrète des sentiments refoulés, le rapprochement de ce que la vie quotidienne, hiérarchisée, séparait (le roi et le compagnon, le fou et le sage, le sacré et le profane, etc.), enfin l'inconvenance parodique et profanatrice, le carnaval implique en profondeur la vision globale d'un monde où l'ancien et le nouveau, la mort et la renaissance se métamorphosent inépuisablement les uns dans les autres, dans l'absence de tout absolu, et sous le signe de l'ambivalence universelle.

Par nature, le carnaval est populaire, universel et ambivalent.

Si la polyphonie, le morcellement du *je* dans les romans de Dostoïevski sont l'aboutissement de

8. *La Poétique de Dostoïevski*, p. 152.
9. *Ibid.*, p. 151.
10. *Ibid.*, p. 152.

l'évolution des genres *carnavalisés,* l'œuvre rabelaisienne se présente comme la plus *carnavalisée* de toute la littérature.

Dans son *Rabelais,* Bakhtine traduit un langage en un autre, le langage constitué par le réseau des images, des thèmes, des personnages en celui du carnaval. Il ne *découvre* pas le carnaval dans Rabelais. Il l'y applique. Les spécialistes le chicaneront sur certains aspects non dénués d'importance : la conception du temps historique qu'il prête à Rabelais, l'impossibilité où il se trouve d'intégrer l'épisode de Thélème; ils mesureront son apport spécifique aux études rabelaisiennes. Il me semble qu'on ne saurait le surestimer. Bakhtine est le premier à proposer une signification large, cohérente, devant peu à la petite histoire et tout à la grande.

Grâce à Rabelais, Bakhtine fait une trouée inattendue dans le goût « classicisant » qui inspire encore plus ou moins consciemment tant d'attitudes envers la littérature. S'y engouffre le multiple pour ne plus en ressortir... Pour le goût, multiple et multitude paraissent synonymes, comme sont synonymes multitude et vulgarité joyeuse, insultes truculentes, faconde dite obscène, scatologie. Mais celles-ci, dont la signification est bien plus complexe qu'il n'y paraît, expriment à leur manière la vision carnavalesque et cette vision est aussi cohérente et totale que l'*autre.* Le non-sérieux devient aussi sérieux que le sérieux. Le comique, la fête, révélés dans leur jaillissement populaire, constituent, au même titre que le sérieux, un aspect profond et universel du monde. Ils ne contiennent pas moins de vérité.

Par le biais de ses analyses de transgressions (jurons, langage du bateleur, parodies, renversements burlesques des rôles et des situations) et de certains rituels (tel le banquet) pénétrés d'esprit carnavalesque, le *Rabelais* de Bakhtine est effectivement un grand livre sur la culture populaire. C'est peut-être là que réside son intérêt principal. Mais qu'en retour l'œuvre de Rabelais, ainsi vue à travers la culture du peuple,

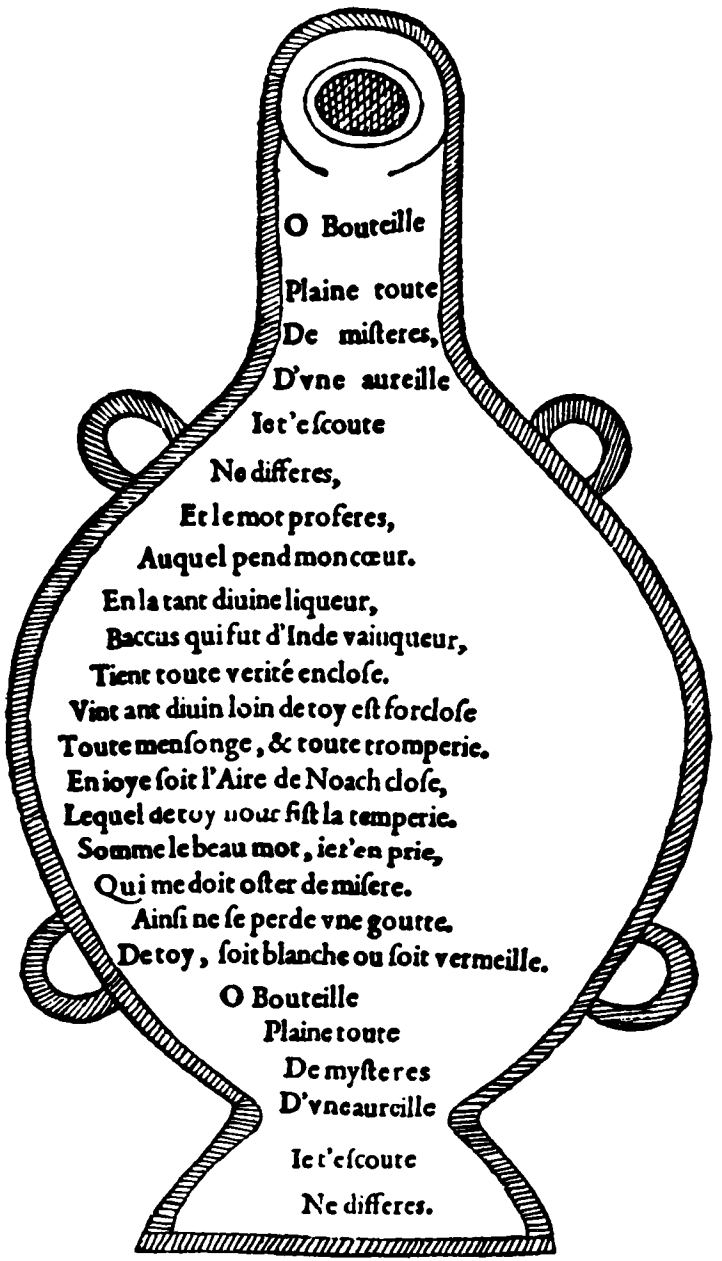
apparaisse, pour reprendre les termes que Julia Kristeva applique à Dostoïevski, comme une « matrice sans définition et indécidable [11] », comment s'en étonner ?

Un Québécois ne peut lire le *Rabelais* de Bakhtine sans une singulière délectation. Il s'y retrouve pour ainsi dire à chaque ligne. Certaines habitudes langagières très distinctives, des traits de la mentalité et du comportement collectifs, plusieurs traditions découvrent sous un jour nouveau leur profond enracinement historique et le visage nécessaire d'une conception du monde. Et pour une fois, cela a peu à voir avec Freud. Le juron selon Bakhtine n'est pas tout à fait le juron selon Freud. Je m'attardais à la page pénétrante que Bakhtine consacre au banquet (« *Sadness and food are incompatible while death and food are perfectly compatible...* [12] ») lorsque me revint en mémoire *la Veillée au mort* d'Albert Laberge et son incomparable ouverture progressive vers l'orgiaque. Ainsi se précisa davantage le sentiment — nous sommes plus d'un à l'avoir — que le parti pris conscient de naturalisme (et de dérision) de Laberge n'est peut-être pas la particularité essentielle à relever dans ses nouvelles. L'intention de l'écrivain n'a pas toujours pour résultat d'endiguer la vie et l'abondance que les formes gardent captives.

Le multiple (selon l'optique bakhtinienne) a sûrement jeté un reflet dans l'œuvre de Laberge [13]; il se réalise complètement chez Hubert Aquin, que celui-ci soit tributaire ou non d'une vision de type carnavalesque (cela reste à voir). Il ne doit pas être esquivé par ceux qui réfléchissent à la possibilité d'une caractérologie ou mieux d'une typologie objective des univers littéraires.

ANDRÉ BELLEAU

11. *La Poétique de Dostoïevski*, présentation, p. 15.
12. *Rabelais and His World*, p. 283.
13. La coexistence du deuil et de la joie, du respect et de la profanation dans *la Veillée au mort* témoigne de l'ambivalence foncière propre au multiple littéraire.



Prière de Panurge à la Bouteille.
Rabelais, Cinquième livre, *édition de 1565.*